quête de sa proie spirituelle (1 Pierre, 5 : 8). *Rôder*, en attendant le « repos » qui lui est réservé, « préparé depuis la création du monde » en vue du Grand Jour, c'est tout ce que lui permet son inquiétude. La nôtre procède de ce que nous cherchons Dieu *(irrequietum est cor nostrum...)* ; la sienne, de ce qu'il Le fuit. Dans Matt., 12 : 43-45, on le voit « trotter par des lieux arides » — c'est le « sol pierreux », dans la parabole du Semeur — « cherchant du repos, et il n'en trouve point ». C'est un sédentaire, il aime ses habitudes. Il s'appelle Légion ; il pourrait s'appeler Routine. Le voilà qui tente, par la possession — et la pire est l'inconsciente, l'*union sanctifiante à l'envers*, sans aucun « phénomène » : tout entier, le monde contemporain est ainsi « plongé dans le Mauvais » (1 Jean, 5 : 19) — le voilà qui tente de s'incarner ; cet Ogre aime la chair fraîche...

Dans Job, 1 : 9, il diffame l'homme devant Dieu, tout comme, dans l'Éden, il avait diffamé Dieu devant l'homme (Gen., 3 : 4). Il est, décidément, le *Diabolos* par excellence, et, sur terre, jusqu'au sein de l'Église, les *diaboloï*, les sempiternels « accusateurs de leurs frères » sont ses fils bien-aimés (1 Tim., 3 : 11 ; 2 Tim., 3 : 3 ; Tite, 2 : 3 : Paul a horreur de cette espèce !)... Et comment Satan met-il en doute l'intégrité de Job ? — « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? » Cet imbécile comprend à fond le bourbier de notre nature ; mais ce qu'elle garde mystérieusement, incompréhensiblement, de bien — l'*imago*, alors qu'est perdue la *similitudo* — mais la « grandeur du roi déchu », dirait Pascal, et qui doit nous arracher des larmes — joie, joie, joie, pleurs de bénie componction ! — il n'en saisit goutte !...

« Pour rien » !... Ni Job, ni aucun autre serviteur de Dieu, ne Le sert « pour rien ». *Dieu* est-Il égal à *rien* ? L'amour de l'Être, de la Plénitude, de l'inexhaustible Richesse, est-ce l'amour du Rien ? Le Chrétien, comme Job, sert Dieu parce qu'il trouve sa récompense en son service même ; la récompense de l'amour, c'est d'aimer davantage (Jacques, 1 : 25, où l'hindouisme trouverait la vraie notion, positive et féconde, du *vaîreyghia*, de « l'action se suffisant à soi-même »). Pour qui ne peut connaître que ce qu'il y a de pire dans la nature humaine, le but que vise le Saint, qui l'attire et l'anime, ne peut qu'apparaître irréel, chimérique, « rien ». Mais les plus pécheurs d'entre nous, s'ils sont quand même fidèles — si, « malgré les égarements où nous a entraînés la fièvre violente de nos passions, malgré nos péchés, nous n'avons jamais désavoué le Père, le Fils et le Saint-Esprit » (*Commendamus Tibi*, avant-dernière Grande Oraison sur les mourants) — ont éprouvé parfois que Dieu S'approche infiniment de nous, et le plus adorablement, et de la manière qui déclanche le plus notre amour, lorsqu'Il Se manifeste au plus profond de nos âmes comme *rien*. Seulement, incapable de comprendre l'espérance qui galvanise, parfois à son insu, le cœur fidèle malgré ses faiblesses, et, *a fortiori*, la paix immédiate et la joie *hic et nunc* d'une âme pour qui « servir Dieu c'est régner », Satan s'imagine que, sous le poids de l'adversité, la religion de Job ne peut que s'écrouler. Pour notre part, c'est au bagne allemand de Breendonck que nous avons le plus suavement et puissamment éprouvé *benignitatem et humanitatem salvatoris nostri Dei*...

3. Le monde des « écorces » ou « coques »

Nous avons vu que la théologie rabbinique ignore tout d'un « *royaume* de Satan ». Aussi, la notion d' « esprits mauvais » y reste-t-elle assez vague, tenant tantôt de nos démons chrétiens, tantôt de ces « esprits de la nature »,